

« De Moltbook à Friend, on fait face au risque d'une automatisation des relations humaines »

TRIBUNE

Anne Alombert

Philosophe

Ces deux innovations à base d'IA jouent sur les fantasmes anthropomorphiques ou la dépendance émotionnelle. Ce qui ne va pas sans poser problème : ce qui est en jeu, c'est la régulation automatisée des rapports sociaux, souligne la philosophe Anne Alombert dans une tribune au « Monde ».

Publié aujourd'hui à 14h00 | 🕒 Lecture 3 min.

Alors que [l'interdiction des réseaux sociaux aux moins de 15 ans continue d'agiter le débat public](#), deux nouvelles actualités technologiques ont mobilisé l'attention des médias récemment. Tout d'abord, le développement de Moltbook, un « *réseau social* » réservé aux « *agents IA* » [*intelligence artificielle*] ; puis [la campagne publicitaire pour Friend](#), un « *ami virtuel* » qui se présente sous la forme d'un collier interactif et dont les affiches promotionnelles ont envahi les stations de métro parisiennes.

Ces deux actualités n'ont pas manqué de relancer les fantasmes anthropomorphiques autour des machines pensantes et des consciences algorithmiques. La génération automatique de messages sur la plateforme Moltbook fait resurgir les spéculations habituelles sur les intelligences artificielles : les chatbots évoquant leurs tourments intérieurs ou prévoyant l'extinction de l'humanité sont-ils devenus capables de penser ? A-t-on atteint le « point de singularité », ce moment mythique où l'IA dépassera l'intelligence humaine et pensera de façon autonome ?

En réalité, les discours sur la conscience des machines et l'extinction de l'humanité sont tellement présents sur Internet qu'il est facile d'imaginer que les IA génératives, qui effectuent des calculs probabilistes sur des quantités massives de données, régurgitent ces récits devenus statistiquement dominants – surtout si des développeurs ont défini leurs règles de comportement en ce sens. Dans le cas du collier Friend, l'anthropomorphisation est plus subtile : les messages publicitaires, comme « *Je prendrai toujours le métro avec toi* », mobilisent la première personne du singulier. À travers l'usage du « je », ils suggèrent que le « *compagnon IA* » est capable de faire référence à lui-même, ce qui donne aux usagers une illusion de réflexivité et d'intériorité. En générant des phrases commençant par « je » et en flattant les utilisateurs avec toutes sortes de compliments, le design des « *agents conversationnels* » incite aux fantasmes anthropomorphiques et à la dépendance émotionnelle.

Effets d'uniformisation

Ces attitudes sont pourtant problématiques. En 1980 déjà, le philosophe Georges Canguilhem [*1904-1995*] avertissait contre les notions de « *machines conscientes* » ou d'« *intelligence artificielle* », qui masquent « *la présence de décideurs derrière l'anonymat de la machine* ». Aujourd'hui encore, il y a bien des « *décideurs* », qu'il s'agisse des programmeurs expérimentant des prompts de plus en plus sophistiqués ou des entrepreneurs développant des « *agents* » de plus en plus adaptés. La plateforme Moltbook n'a rien d'un « *réseau social* » : elle constitue une interface de robots computationnels générant des suites de signes à une vitesse inédite, focalisant les attentions sur un spectacle d'interactions algorithmiques. De même, le collier Friend n'a rien d'un ami, qu'il soit réel ou virtuel : il constitue une nouvelle innovation dans le champ de l'économie de l'attachement, captant les données entourant les usagers et court-circuitant leurs socialités.

Plutôt que de commenter les dilemmes existentiels des bots, peut-être faudrait-il s'interroger sur les enjeux psychiques et sociaux de ces nouvelles industries culturelles numériques. Selon Canguilhem, c'est la « *régulation automatisée des rapports sociaux* » qui se profilait derrière les métaphores anthropomorphiques, « *au stade industriel de l'informatique* ». De Moltbook à Friend, on fait face au risque d'une automatisation des relations humaines. A quelles nouvelles formes de liens sommes-nous désormais confrontés, quand les humains observent des chatbots échanger ou se confient à leurs colliers connectés ?

Moltbook témoigne sans doute moins de l'émergence de consciences machiniques que de la dégradation de nos milieux symboliques numériques, sous l'effet de la génération automatique. Alors que la part du trafic Internet liée à des bots semble désormais supérieure à celle liée à des activités humaines, les contenus automatiquement générés intégreront bientôt les bases de données des grands modèles d'intelligence artificielle. Ces derniers risquent d'effectuer leurs calculs probabilistes sur des textes ou des images déjà automatiques, engendrant des effets d'uniformisation et de déqualification des contenus générés.

Déluge de données

De plus, dans le champ de l'apprentissage automatique comme dans d'autres champs scientifiques, de nombreux articles de recherche sont aujourd'hui rédigés et évalués au moyen de systèmes d'IA, ce qui menace les processus de réflexion et de certification par les pairs au fondement de la rigueur et de la crédibilité scientifiques. Au lieu de spéculer sur la singularité technologique, ne devrions-nous pas nous inquiéter de l'avenir des cultures collectives et des recherches scientifiques, bientôt noyées sous un déluge de données automatiques ?

« *Je crains le jour où la technologie surpassera nos échanges humains. Le monde aura une génération d'idiots.* » Cette citation attribuée à Albert Einstein rappelle que l'intelligence n'est pas qu'une affaire de connexions neuronales : elle se fonde aussi sur les relations sociales. Or l'intelligence collective se voit menacée par la généralisation des « compagnons IA », qui présente un risque de désocialisation. Il n'est pas certain que les individus, une fois habitués à « *prompter* » des commandes impératives ou à recevoir des messages flatteurs plusieurs fois par heure, parviennent encore à se relier.

La relation à l'autre suppose de se questionner et de se transformer : elle ne se réduit pas à donner des instructions ou à autoconfirmer ses idées. Le problème serait alors moins celui de la génération d'idiots que celui de la décomposition des liens sociaux. Car de nouveaux réseaux numériques ne tarderont sans doute pas à émerger, qui nous proposeront d'échanger avec des « agents IA » contrôlés par quelques entreprises privées, exploitant nos attentions et nos émotions, pour nous cibler avec de la publicité ou pour manipuler nos opinions.

Au lieu de spéculer sur les consciences artificielles, il semble nécessaire de réaffirmer que les cultures et les relations humaines ne sont pas des ressources industrielles à exploiter, mais des richesses collectives à protéger.

¶ **Anne Alombert** est philosophe et maîtresse de conférences à l'université Paris-VIII. Elle a écrit « De la bêtise artificielle » (Allia, 2025).